

Pour Gramsci, l'hégémonie c'est penser les alliances

Pour **Jean-Claude Zancarini** et **Romain Descendre** (professeurs à l'ENS Lyon), Antonio Gramsci est à l'origine d'une production théorique et d'une démarche intellectuelle fondée sur une adaptation permanente aux rapports de force politiques qui, comme son souci permanent de l'émancipation, demeurent d'une grande actualité (entretien réalisé par Pierre-Henri Lab, publié dans l'Humanité du vendredi 8 septembre 2023).

Biographie intellectuelle, *l'Œuvre-vie d'Antonio Gramsci* retrace, étape par étape, la vie du dirigeant communiste italien mort emprisonné dans les geôles de Mussolini en 1937. De ses premiers écrits de jeunesse jusqu'aux [Cahiers de prison](#), les auteurs mettent au jour le processus continu d'élaboration d'une pensée jamais dogmatique et le sens profond de ses concepts, comme celui d'hégémonie, souvent très éloignés des récupérations dont ils font l'objet dans le débat public en France.

Pourquoi avoir choisi comme titre à cette biographie intellectuelle *l'Œuvre-vie d'Antonio Gramsci* ?

Jean-Claude Zancarini Cette formulation est empruntée au titre de l'édition du centenaire de **Rimbaud**. Œuvre-vie s'applique particulièrement à **Gramsci**. Il n'y a pas d'œuvre au sens strict chez lui mais une production, une réflexion et une élaboration permanentes et jamais achevées. Sa vie ne peut être dissociée de son œuvre. Elle est une sorte de commentaire constant de la période qu'il traverse.

Romain Descendre C'est aussi un clin d'œil. Œuvre-vie renvoie au lien théorie et pratique, pensée et action, central chez Gramsci.

Gramsci ne se distingue-t-il pas des autres dirigeants communistes par la place qu'il accorde à l'émancipation ?

Romain Descendre Un double refus le distingue au sein de la galaxie socialiste. Le refus des universités populaires conçues comme la bonne parole socialiste délivrée par ceux qui savent à ceux qui ne savent pas et le refus des positions ouvriéristes voulant que toutes les conditions de l'émancipation soient contenues dans l'être même ouvrier et que la révolution s'inscrive dans le cours inéluctable du capitalisme. Gramsci pense que l'émancipation est un processus indissociable d'une prise de conscience.

Or, celle-ci n'est pas possible sans travail de la conscience. Il s'organise dans ce qu'il appelle à cette époque des « clubs de vie morale », des groupes mêlant des ouvriers et des intellectuels qui lisent ensemble des textes, les expliquent et en discutent. La place des intellectuels est fondamentale, mais à condition de ne pas la considérer comme celle de professeurs ou d'intellectuels professionnels.

C'est l'idée que, sans intellectuels du prolétariat, il n'y a pas d'émancipation possible. Le mot d'émancipation est fondamental chez Gramsci, pour qui, entre les

dirigés et les dirigeants, il ne doit pas y avoir une différence de statut et encore moins de nature. Il faut au contraire créer les conditions pour que les dirigeants soient eux-mêmes dirigés et inversement.

Cette conception se distingue de celle du parti bolchevique...

Jean-Claude Zancarini Le parti bolchevique est un parti de révolutionnaires professionnels. Le parti, selon Gramsci, se situe entre la spontanéité des masses et le travail politique. C'est un parti où se forment les intellectuels organiques de la classe ouvrière et des classes subalternes. Le travail du parti doit être un travail d'élaboration d'une volonté collective nationale, c'est-à-dire qui prenne en compte le prolétariat et la masse des paysans, en particulier les paysans pauvres et les sans-terres du Sud. Le parti doit aussi former les dirigés pour qu'ils puissent être des dirigeants.

Romain Descendre Le parti de Gramsci est un parti-mouvement. À partir de 1926, ses écrits expriment clairement une grande préoccupation face à l'évolution du parti russe, sa bureaucratisation, sa centralisation et sa verticalité.

Jean-Claude Zancarini À l'automne 1926, dans une lettre adressée au comité central du Parti communiste d'Union soviétique, il invite Staline à ne pas « survaincre », *stravincere* en italien, l'opposition interne. Il exprime aussi sa crainte du nationalisme grand-russe. Il l'alerte sur le fait que « *la passion pour les questions russes* » empêche les communistes russes d'assumer leurs responsabilités vis-à-vis du prolétariat international en ignorant ses aspirations.

En quoi le biennio rosso, les années rouges de 1919 et 1920 qui voient les ouvriers du nord de l'Italie occuper les usines, est-il pour lui un événement fondateur ?

Jean-Claude Zancarini Les jeunes socialistes se demandent comment traduire en italien la question des soviets. Dans son journal *l'Ordine Nuovo*, « revue de culture socialiste », il écrit que l'une des tâches fondamentales à effectuer est de diffuser l'idée que les ouvriers sont des producteurs et pas d'abord des salariés, c'est-à-dire qu'ils sont à même de faire fonctionner les usines. La forme du soviet en Italie, c'est le conseil ouvrier. Les conseils ouvriers se développent dans les usines turinoises mais y restent cantonnés. En avril 1920, éclate à Turin une énorme grève mais qui ne parvient pas à s'étendre ni aux autres villes, malgré quelques soutiens à Gênes ou à Milan, ni aux paysans de la plaine du Pô. Dans les *Cahiers*, Gramsci pointe la spontanéité du mouvement. Selon lui, négliger ou mépriser cette spontanéité, c'est empêcher ce processus qui conduit les dirigés à devenir des dirigeants.

En quoi l'assassinat du député socialiste Matteotti, en 1924, constitue-t-il un tournant ?

Romain Descendre À l'été 1924, beaucoup de gens se disent qu'avec cet assassinat, Mussolini est allé trop loin et va perdre les soutiens qui lui ont permis d'accéder au pouvoir. Mais, très vite, celui-ci opère un tournant dictatorial avec les « lois fascistissimes » de 1925 et 1926 qui permettront l'arrestation des opposants, notamment de la quasi-totalité du groupe dirigeant du Parti communiste d'Italie, dont Gramsci. Pour ce dernier, ce moment démontre que, face au fascisme, aucune solution n'est possible sans alliances et sans alliances très larges, non seulement avec les socialistes réformistes que l'Internationale communiste et Moscou qualifient de « social-fascistes », mais aussi avec des catholiques et des libéraux. Il s'agit de constituer une large alliance antifasciste.

En quoi les Cahiers de prison constituent-ils un retour à Marx ?

Romain Descendre Gramsci ne naît pas marxiste. Au moment de la révolution bolchevique, sa première interprétation est de considérer que le Marx qui exclut la possibilité d'une révolution prolétarienne dans un régime encore non capitaliste s'est trompé. Dans les *Cahiers de prison*, le retour à Marx est d'abord provoqué par la nécessité de sortir du schéma mécaniste devenu dominant dans les années 1920. Gramsci, qui a une formation littéraire, linguistique et philologique, est extrêmement attentif à la complexité des œuvres, donc au fait qu'on ne peut pas transformer une œuvre ancrée dans une histoire spécifique et aussi riche et foisonnante en un petit manuel présentant des lois de l'histoire ou des dogmes servant à justifier des mots d'ordre unilatéraux.

Le retour à Marx est essentiellement un retour au jeune Marx d'avant *le Capital*, celui des thèses sur Feuerbach. C'est un Marx qui pense qu'il faut dépasser une opposition frontale entre idéalisme et matérialisme. Il est matérialiste au sens que ce qui est premier, c'est l'action transformatrice des hommes dans le monde, que ce soit au niveau de l'infrastructure ou de la superstructure. Le retour à Marx intervient au moment du tournant stalinien, qui coïncide avec une offensive en philosophie plus violente que jamais contre les dérives idéalistes qui mineraient de l'intérieur le mouvement ouvrier et qui va jusqu'à refuser en bloc la totalité des sciences, dès lors qu'elles viennent de démocraties parlementaires libérales ou de culture bourgeoise.

Pour Gramsci, on ne peut pas penser ainsi une subjectivité politique qui permette de transformer la société car on ne se donne pas les moyens d'agir sur la superstructure. Gramsci tord le texte de l'introduction à *la Critique de l'économie politique* de 1859 en affirmant que c'est « sur le terrain » idéologique que les hommes prennent conscience des contradictions fondamentales au niveau infrastructurel.

Jean-Claude Zancarini Gramsci pense qu'il faut à la fois se détacher du néo-idéalisme italien (Croce, Gentile) et abandonner tout ce qui reste de déterminisme et de matérialisme ancien dans la façon dont s'élabore la philosophie en Union soviétique. Il critique la notion de matérialisme historique en insistant sur le terme

« historique » et enfin en abandonnant le terme matérialisme au profit de « philosophie de la praxis ».

C'est-à-dire de l'unité de la théorie de la pratique...

Romain Descendre Tout marxiste est partisan de la praxis en tant qu'unité de la pratique et de la théorie. La philosophie de la praxis, chez Gramsci, s'oppose à l'interprétation de Staline qui fait de la théorie la servante de la pratique, c'est-à-dire de la justification dogmatique des décisions du parti. À l'opposé, pour Gramsci, l'unité de la théorie et de la pratique est quelque chose de dynamique. Il n'y a jamais de vérité définitive mais des vérités contextualisées dans des rapports de force précis.

Gramsci est connu pour le concept d'hégémonie souvent réduit à une sorte de matraque médiatique, de slogan. En quoi cette lecture est-elle erronée ?

Romain Descendre L'hégémonie est un mot constellation inséparable d'autres concepts essentiels à Gramsci comme ceux de « guerre de position », d'intellectuels, de culture, d'éducation ou de pédagogie. L'hégémonie est un concept à plusieurs niveaux. Le premier apparaît dans ses notes sur le problème méridional, à l'automne 1926. C'est le moment où Gramsci développe la question de l'alliance entre ouvriers et paysans.

Cette question est fondamentale en Italie, grand pays agricole, où il est aussi impensable qu'une révolution réussisse sans alliance entre ces deux grandes classes de producteurs. Au départ, l'hégémonie, c'est penser cette alliance et penser les alliances en général. Gramsci est convaincu que, si on ne pense que prolétariat, on ne peut pas réussir. Il ne refuse pas explicitement le mot « dictature du prolétariat », mais si on ne le trouve jamais dans les écrits de prison, ce n'est pas un hasard.

L'hégémonie est politique d'abord et, avant tout mais aussi, intellectuelle et morale, politique et culturelle. L'hégémonie, c'est le fait de gouverner plutôt que de dominer. Les *Cahiers* sont une réflexion historico-politique sur les conditions de possibilité d'une révolution dans celles de l'Italie de l'époque et plus largement en Europe occidentale. Gramsci procède à une sorte d'histoire comparée entre une révolution qui a réussi, la Révolution française, et une révolution qui a échoué à devenir populaire, le long processus du Risorgimento et de la constitution de l'Italie.

Quand il parle d'hégémonie, Gramsci a en tête l'idée selon laquelle la bourgeoisie avait d'une certaine manière gagné avant même la Révolution française. En Italie, la construction d'un nouveau « sens commun » ne s'est pas produite en raison d'une trop grande distance entre les intellectuels et les masses. Les communistes doivent donc s'atteler à la construction d'un esprit national et populaire. C'est ça, l'hégémonie, et non pas remporter la bataille des idées, non pas posséder le plus de journaux possible pour imposer une ligne idéologique – en tout cas pas seulement.

Que vous inspirent les nombreuses références à Gramsci dans le débat public en France ?

Jean-Claude Zancarini L'histoire de ces références est celle de la nouvelle droite et d'Alain de Benoist. Alain de Benoist a entretenu des liens avec les courants les plus radicaux du post-fascisme italien comme celui de Pino Rauti, qui a emprunté à Gramsci le nom de son journal, *l'Ordine Nuovo*. En 1981, après la victoire de la gauche, il a organisé un colloque intitulé « Pour un gramscisme de droite » afin d'entamer un travail politique et idéologique pour retrouver une influence.

En avril 2007, Nicolas Sarkozy, probablement influencé par son conseiller issu de la Nouvelle Droite, Patrick Buisson, fait référence à Gramsci dans un discours. Puis, c'est le tour de Le Pen, le 1^{er} mai. L'utilisation de Gramsci par l'extrême droite montre d'abord qu'elle n'a plus de philosophe présentable. La gauche française a peu recours à Gramsci. Ce sont toujours les trois ou quatre mêmes citations qui sont reprises. Pourtant, des concepts comme celui de « guerre de position » pourraient lui être utiles.

Romain Descendre Que des politiques ou journalistes de gauche reprennent l'interprétation de droite de Gramsci pose problème. Affirmer que gagner l'hégémonie, c'est emporter la bataille des idées, c'est donner raison à la réduction droitiste de Gramsci.